

L'ETHNOGRAPHIE

Extrait du n° 45 — Années 1947-1950

A Monsieur P. Rouch
Quelques pages du livre qui attend
toujours sa publication...

4.8.52

Philitens



LA POÉSIE LYRIQUE KURDE

par **B. NIKITINE**

Ce qui frappe surtout quand on aborde la littérature kurde, c'est une sorte d'« hypertrophie de folklore », selon l'expression d'un kurdisant soviétique. Cette surabondance de folklore s'explique, dit-il, par l'analphabétisme presque général chez ce peuple, analphabétisme qui, dans certains cas, comme chez les Yézidis, par exemple, est même imposé par la règle religieuse de la communauté, où l'instruction est le privilège d'une seule caste.

Si l'on étudie l'aspect musulman du kurdisme, on se rend compte que les Medresseh ont toujours été nombreuses au Kurdistan, mais tous ces établissements scolaires étaient, et sont encore, pour beaucoup, des écoles confessionnelles, initiant les élèves aux pratiques de la religion musulmane. L'enseignement y est donné en arabe — le latin de l'Islam — et non en kurde. La connaissance de quelques phrases en cette langue liturgique est l'équivalent de l'érudition. La mosquée se confond avec l'école dans l'esprit des Kurdes de Turquie.

Les Kurdes de Perse semblent avoir davantage la notion de la dignité de leur langue, comme en témoigne, entre autres, cette déclaration d'un député kurde au parlement de Téhéran : « Si la langue persane disparaissait, on pourrait la reconstituer en recourant à l'idiome iranien pur qu'est le kurde. »

Quant à l'enseignement en langue kurde, on ne peut en parler qu'en ce qui concerne l'Iraq et l'Arménie soviétique où la minorité kurde jouit d'une certaine autonomie culturelle. Dans le premier de ces pays, d'après des données qui demanderaient à être complétées, on comptait 26 écoles primaires et une école d'enseignement secondaire avec 1.471 élèves, soit un peu moins de 2 % de la population kurde des livas de Suleymanieh, Kerkouk et Erbil. On peut ajouter à ce chiffre quelques dizaines d'élèves kurdes qui fréquentent les écoles d'enseignement supérieur à Bagdad. En Arménie, pour une population kurde environ huit fois moins nombreuse qu'en Iraq, il y avait, vers la même époque, 41 écoles primaires avec 1.419 élèves, soit sensiblement le même nombre qu'en Iraq ! Il existe, en outre, une école moyenne de 7 classes et une Ecole Normale kurde à Erevan (161 élèves, en 1934). Les manuels et les livres de lecture sont, enfin, bien plus nombreux qu'en Iraq.

Rien d'étonnant, dès lors, que le kurde soit réduit à la littérature orale où, d'ailleurs, il fournit la preuve éclatante de sa persistante vitalité.

Le kurdisant précité attribue à cette création orale populaire un caractère de classe. Le folklore serait, d'après lui, un instrument dont se serviraient les féodaux pour exercer leur influence sur les pâtres et les laboureurs kurdes. On ne peut nier, certes, que beaucoup d'œuvres folkloriques kurdes ont pour thème la glorification des exploits guerriers des chefs ; mais, dans l'ensemble, il apparaît que notre confrère ne prend en considération qu'une certaine catégorie de folklore et limite ainsi volontairement son sujet. Il ne faut pas oublier non plus que c'est la structure féodale du Kurdistan qui lui a permis, à travers toutes les vicissitudes, de maintenir son individualité. Quant au style, il faudrait se livrer à une étude serrée pour pouvoir dire avec certitude en quoi la langue de la classe dominante diffère de la langue populaire.

Le folklore kurde, qui offre une grande diversité de thèmes, connaît, à côté de chants et poèmes épiques très étudiés, une multitude d'œuvres spontanées et primesautières de la plus pure veine populaire.

Ce sont quelques spécimens de ce genre « lyrique » que nous voudrions proposer au lecteur, en rappelant que, pour J. Bédier, les créations lyriques sont celles qui échappent le plus à la contamination étrangère et conservent le mieux leur caractère original.

* * *

Après ces remarques qui n'étaient pas inutiles, entrons *in medias res*. Voici quelques *lawj* (comme les Kurdes appellent ces courtes poésies) de ma collection.

Le premier relate les faits d'armes des deux frères Bechari Tchato et Djamil, de la tribu des *Kaylans* (aux environs de Mouch), qui combattirent les Turcs :

« *Dé hoïoï hoïoï !* Frères, nous sommes en guerre. Je suis Bechar, Bechar le Blond. Je ne peux pas continuer à vivre avec le gouvernement turc, avec ses ruses et prévarications. Qu'il reste bien entendu pour mon âme et mon corps : je ne tirerai pas sur les (simples) troupiers. Ils ne sont que les enfants de l'Etat (car ils ne font qu'en subir les ordres). Je tirerai sur le *kaïmakam* (chef de district), le *binbachi* (colonel), le *ouzbachi* (capitaine), le *milazym* (lieutenant). Je me déclarerai en révolte dans mon château-fort, comme un tigre embusqué derrière un rocher. *Déhaï bémahaï*. Le malheur tombe sur le monde tous les trois jours... Djamil lance par trois fois le cri : Bechar, oh frère, lève-toi, il faut qu'on accomplisse une prouesse pour que notre nom se promène dans le monde. *Dé hoïoï hoï !* Frères, on est en guerre. »

Djamil crie à Bechar : « Frère, tu sais que le cheikh est venu chez

nous un vendredi (1). Tiens bien le Ainali (fusil Martini), n'enlève pas le Mauser de ton épaule, ne tire pas sur les troupiers, ce sont les enfants de l'Etat. Regarde chacun de ceux qui ont le sabre traînant bas et dont le baudrier est cousu d'or ou d'argent, ceux-là, jette-les par terre. *Dé haï béma haï.* »

Le château-fort de Bechari Tchato est près d'une source. Bechar crie fort et appelle Djamil : « Lève-toi, tire un bon coup de Ainali. Qu'il soit bien entendu, sur mon âme et mon corps, que, tout le temps que je serai bien portant, je ne mangerai pas du pain des lâches. *Dé hoïoï hoï!* »

Ce spécimen de *lawj* montre le caractère chevaleresque des Kurdes. Ils ont beau souffrir, en tant que minorité privée de tout droit, de l'oppression des autorités turques, ils refusent de tenir pour responsables les Turcs en tant que peuple. Ils n'en veulent qu'à l'Etat.

Un autre *lawj* évoque un épisode guerrier qui met aux prises Kurdes et Turcs :

« Oh Emir ! la guerre éclata derrière la mosquée, le bruit du combat se fit entendre derrière la mosquée. Les (hommes de) Cheikhan empoignèrent leurs fusils allemands (2) et se rendirent derrière le sanctuaire (ziyaret). Allez-y, frappez sur les tombes les « chapeaux rouges » (Turcs). Nous tuerons les *tchaouch* (sous-officiers), les *bachtchaouch* (adjudants), les *on-bachi* (caporaux), les *milazym* (lieutenants). Nous brûlerons les tombes du père de la trompette et de ceux qui la font sonner. Depuis le temps d'Ali Omar Pacha nous ne versions plus aucun impôt, à aucun gouvernement. Qu'on nous envoie un poète, qui encouragera les combattants ».

Sous une forme très ramassée, c'est la description d'une des escarmouches habituelles kurdo-turques qui éclatent à propos de la réclamation d'impôts par les autorités. On remarquera, dans ce *lawj*, un détail qui n'est pas sans intérêt : le recours au poète dont la présence est de nature à encourager les guerriers ; il leur récitera des vers relatant d'autres exploits ; il improvisera, peut-être, une poésie exaltant leur propre bravoure.

* * *

Voici maintenant un *lawj* où il s'agit d'un conflit avec les Persans. C'est l'histoire de Djafar Agha, assassiné dans un guet-apens à Tauris, où l'a convoqué le *vali-ahd* (3).

« Oh, jeune agha (qui habite) à Tchéri multicolore (4) (situé) dans une gorge profonde où un fleuve coule en bas. La peste se promène,

(1) C'est-à-dire : notre maison est bénie.

(2) Très recherchés, jadis, au Kurdistan.

(3) Prince-héritier qui, sous la dynastie des Kadjars, remplissait toujours les fonctions de gouverneur général de l'Azerbaïdjan dont Tauris est la capitale.

(4) Résidence des aghas de la tribu des Chekak.

qu'elle tombe sur la maison du prince-héritier de l'Iran. Il adressa une lettre au père de Golzar (la fille de Djafar Agha) : viens chez moi. Etant donné que, l'an dernier et il y a deux ans, il (Djafar Agha) était comme un demi-padichah, il resta, cette année, sur le sol Adjem (iranien, c'est-à-dire qu'il ne transhuma pas en Turquie voisine).

« Oh, jeune agha ! (Tu es) comme une ancre dans la terre (pendant la bataille), une épine dans les yeux de l'ennemi, (un vrai) pacha du désert.

« Oh, jeune agha ! Le ciel au trône élevé nous est hostile... Ils tirèrent deux coups dans le corps du père de Bozkou (fils de Djafar Agha), monté sur Richan (nom du coursier), alors que, par trois fois, il mettait la main sur l'étui de son revolver à six coups, (mais) en vain, agha ! *Haï bé ma, haï* (voe nobis)...

« On jubile à Tauris... la bonne nouvelle se répand chez les Seyyeds de Kerbelâ (1). *Héla*, jeune agha, père de Bozkou, (toi qui es) parmi les cavaliers, un cavalier plus grand qu'eux (tous). Hédé (femme de Djafar Agha) se lamente. Motébéré (son autre femme), pauvrete, lève-toi, jette un mouchoir sur le vêtement du père à Bozkou pour que la poussière ne s'y pose pas...

« Que ne sont-ils apparus alors, Temer Agha ainsi que Ismaïl Agha ! (l'oncle et le frère de Djafar Agha). Faut-il que le malheur s'abatte tous les trois jours sur ce (bas) monde ? Le renfort pour le père à Bozkou est loin, il ne parvient pas jusqu'à lui. On illumine à Tauris, la maudite, la bonne nouvelle se répand chez les Seyyeds de Kerbelâ... »

* * *

Malheureusement, les Kurdes, avec leur tempérament des hommes de tribu, montagnards farouches, isolés chacun dans une vallée, ne se battent pas seulement contre les Turcs et les Persans, ils mènent une guérilla presque constante entre eux, à propos d'un pâturage, du manquement à l'honneur d'un clan, etc... Le *lawj* qu'on va lire relate une de ces rencontres intertribales, fratricides.

« Dans le défilé de Bernava, calciné et nu comme une dalle, regarde-le, le père de Solhé (nom de jeune fille), bien armé, monté sur Arabe, avec (son harnachement complet de) plastron, selle et housse. Djellaled-Din lance son cri d'appel à Faqi Obcid : « Dépêche-toi donc, le moment est venu ». C'est un moment difficile, méfie-toi d'Osmanki Zoro. Il n'est pas sûr, comme son père... Le défilé baigne dans le brouillard. Ecoute le bruit d'Ainali, qui crépite (en faisant) *kyja-kyja* à l'épaule du frère Osman... Osman, tueur d'hommes. Il y a une mare

(1) Kerbelâ est le lieu saint chiïte par excellence où sont groupés les éminents représentants de ce rite, hostiles aux Sunnites, donc aux Kurdes.

dans le défilé, regarde — la porte ouverte à la retraite est au delà. Il est temps que vienne pour nous le renfort de la colline de Ghaidaj. Le père de Solhé est sur Arabe et Neissé sur Méiré. Ils sont ensemble... *Déhoï-hoï !* »

On voit que les coursiers célèbres dans la tribu partagent la renommée de leurs maîtres.

Un autre *lawj* rend, sous la forme d'un dialogue entre deux amoureux, une scène d'encouragement à la bataille entre Kurdes de clans opposés.

La jeune fille s'exclame :

« Oh, mon aimé, oh, mon beau ! je (te) dis : trente cavaliers viennent du village de Nouhou, de Déré-Zour. J'ignore qui ils sont (Je crois, cependant, que) l'un est le *vizir* (agent fiscal) Babi Hassan ; le cavalier (qui vient) derrière lui (serait peut-être) Hami Hadji, et, plus loin, (chevauchent) Babi Emin et Mohammed Ali, cavalier intrépide... »

L'amoureux répond :

« Oh, Seydi (nom de la jeune fille) ! Je jure incontinent, sans hésiter sur le nom de Dieu : le fusil de Babi Emin est bon ; c'est un (fusil) *beglig* (fourni par l'Etat). Le jour d'événements (graves) il tire cent cartouches, et pas une seule ne tombe par terre (mais atteint le but visé), alors que le fusil de Hami Hadji est (un flingot) fait à la maison, tout « mangé » de rouille. Que le maître de la maison soit brûlé (dans l'enfer) lui-même. Le jour du combat difficile (ce flingot) n'arrive même pas à rejeter une douille. A Syrta Gola se trouve une chaîne de montagnes. Lève-toi, ceins l'épée, fixe bien tes jambières, mets le fusil à l'épaule. Le renfort est plein de zèle... pas un coup de fusil n'est tiré en vain... »

Un autre trait s'ajoute, ici, à notre connaissance du tempérament guerrier du Kurde : l'intérêt qu'il porte à ses armes, dont il décrit poétiquement les qualités et les défauts.

* * *

Après avoir donné une idée de l'esprit combattif kurde et laissé entrevoir les motifs guerriers qui résonnent dans les *lawj*, examinons maintenant une autre catégorie de poésies qui illustrent admirablement les sentiments kurdes : écoutons des accents plus doux, d'un lyrisme incontestable.

Un jeune homme s'adresse à son aimée :

« Etourdie ! Le nom de ma légère (amie) est doux comme du sucre, comme du *cherbet* (boisson sucrée) (1). (Tu es) ma seule consolation.

(1) Devenu *sorbet* en français qui a emprunté ce mot à l'arabe.

Je ne te lâcherai pas. Je te mènerai à la chambre (qui est) au-dessus de la grande porte en pierre. Je fermerai les fenêtres de (ce) sanctuaire. Je mettrai ma bouche sur les grains de beauté à la nuque. Et jusqu'à la prière de midi je ne lâcherai pas ma consolation. *Le émân, lé émân (oh, pitié !)*. Grâce, oh l'étourdie ! Cette Djazyka (nom féminin), la légère, fille de Nouhou, me fit perdre la tête il y a un an et (même) plus. Ma légère est souple comme un jeune arbre, fine et pleine de promesses. La frange (de ses cheveux) traîne jusqu'au sol. Je dépêcherais (quelqu'un) au bazar de Mardin, la brûlée, et ferai acheter pour ma folle, qui est à la maison (chez elle), une paire de souliers, chacun pour deux pièces d'or. Dès qu'une danse se déroulera (1) dans notre village, je les mettrai aux pieds de mon étourdie bien aimée. Chaque fois que mon étourdie, mon arbrisseau gracieux et aimable, s'en ira dans la danse, qu'on s'en aperçoive dans l'assistance. *Lé émân, lé émân !* »

La suite de ce *lawj* contient la réponse de la coquette et une nouvelle réplique de l'amoureux qui lui promet une ceinture au poids de soixante-six *dirhem* d'argent, etc...

Est-il besoin de souligner, à propos de cette poésie, qu'elle révèle un aspect inattendu de la vie kurde. Bien que musulmans, ils laissent une grande liberté à leurs jeunes filles, puis à leurs femmes mariées (qui arrivent même quelquefois à être chef de tribu). Les jeunes gens se rencontrent librement, prennent part ensemble à des distractions, et les mariages sont conclus de leur plein consentement réciproque.

Le *lawj* suivant est dialogué, forme que la poésie lyrique kurde semble priser beaucoup. La jeune femme est mariée avec un homme plus âgé.

« *Lê djanê, lê djanê* (oh, petite âme !). Que Dieu fasse de mon âme le sacrifice de la tienne. » Elle lui répond : « *lô, lô, kourou !* Oh, mon garçon, tu es (encore) un enfant, tout cru (jeune) et ferme (comme un beau fruit), sans entendement. Dirige-toi selon l'intention de Dieu. Peut-être mon mari, Choundouk, qui est tout gris, à la bouche grise, mourra-t-il ? Alors Dieu fera, peut-être, de mon âme jeune la part de ton âme. *De hoïo-hoï, djanou* (refrain) ». — Lui — « *Ei lê djanê*. La neige tomba sur la montagne de notre village, la haute. Il neigea au milieu du village à demi en ruines. Les hommes, tout le monde, sont épris des biens et des richesses terrestres, (quant à moi) je suis un pauvre esclave de Dieu. Je suis tombé amoureux des yeux bigarrés et de la taille élancée. *De hoïo-hoï, djanou !* Leïla, mon âme, de la neige fine tomba sur nous. Elle a recouvert la montagne de notre village et formé des dunes. Que ton mari, Choundouk, n'égaré pas sa main sur

(1) On danse en rond, en se tenant par la main, les jeunes filles et les jeunes gens ensemble.

ta gorge. Car c'est un gage pour un jeune homme (qui est) loin sur la route ! *De hoio-hoï, djanou !* »

* * *

Pour que le lecteur soit plus à même d'apprécier la valeur des vers lyriques kurdes, je cesse, ici, les citations de mes *lawj*, dont la traduction littérale ne rend peut-être pas toujours suffisamment la beauté du texte, serré de trop près par les scrupules linguistiques. Je donnerai maintenant quelques spécimens de la poésie kurde empruntés à l'excellent opuscule de mon savant confrère en kurdologie, le R. P. Thomas Bois, O. P., qui, à sa profonde connaissance de ce peuple, au milieu duquel il a vécu longtemps, joint une grande pureté de style (1).

Voici, par exemple, la complainte d'une jeune fille kurde, dont le fiancé, absent depuis sept ans, est parti pour la guerre. Elle le compare à la perdrix attachée qui sert d'appât aux autres perdrix, et lui chante :

« Montagne élevée et interdite, dont l'accès est encombré de pierres,
O mon jeune fou ! Tu es la perdrix chanterelle, la perdrix attachée au sommet !
Plût au ciel que je fusse un de ces oiseaux migrants,
Je tournerais, sans arrêt, au-dessus de Silêmaniyê,
Et je pourrais savoir ainsi, si mon bien-aimé, est, oui ou non, bien portant. »

Ces belles ne sont pas faciles. En voici une qui ne manque pas d'esprit et sait tenir tête aux audacieux. Elle voudrait se faire ciseler par un orfèvre une « fleur d'or » que les femmes kurdes se mettent dans la narine gauche. Un dialogue s'engage :

« Je te ferai ta fleur d'or,
Sans la tordre, avec les pinces,
Sans la poser sur l'enclume,
Sans la frapper avec le marteau,
Et, par le pouvoir de Dieu, je n'aurai pas à m'en repentir,
Si tu me donnes une paire de baisers !
Soit, estime mes baisers pour rien, si tu me donnes en échange :
Sept troupeaux de brebis,
Sept troupeaux de chèvres au poil frisé,
Sept lopins de terre,
Sept moulins,
Sept pressoirs que font tourner les ânes,
Sept tasses de lait d'oiseau...
C'est bon marché, c'est pour rien !... »

Ce petit tableau montre que les artisans kurdes sont à la fois très habiles et galants ; il donne, en outre, une brève énumération des principales activités économiques du Kurdistan.

(1) « L'âme des Kurdes à la lumière de leur folklore », Beyrouth, 1946 ; à Paris, Librairie A. Maisonneuve, 11, rue Saint-Sulpice, VI^e.

Les jeunes gens kurdes, nous l'avons déjà remarqué, ne sont pas inférieurs à leurs compagnes dans leur expression lyrique. La poésie qu'on va lire est chantée pendant qu'on danse une de ces rondes, où jeunes gens et jeunes filles se tenant par la main, ou bras dessus bras dessous, exécutent des pas, des chassés-croisés, des balancements, fortement scandés, tandis que fifre et grosse caisse en martèlent le rythme :

« J'ai peur de mourir, ô cœur en extase !
 Cet automne, delalo !
 Cet automne !
 Qu'on prépare ma tombe, ô cœur en extase !
 Sous le noyer, delalo !
 Oh ! que j'embrasse, ô cœur en extase !
 Les trois boucles de la fille, hoyo !
 Les trois boucles de la fille, delalo !
 Les trois boucles de la fille ! »

Je ne cite que ces quelques couplets, — les autres sont empreints du même charme naïf — pour donner, en dernier lieu, le texte complet d'une berceuse dont je n'ai pas besoin de souligner la belle envolée lyrique :

« Dors, bonheur de mon cœur et de mes yeux,
 Ta maman veille sur toi !
 Afin de grandir bien vite, mon Bedir Khan,
 Dors, mon amour, dors ! Lo ! Lo !
 Ne reste pas éveillé, cela ne te vaut rien maintenant !
 Sache que ton berceau est pour toi un trésor !
 Ne reste pas sans sommeil, car la fin serait pénible !
 Dors, mon amour, dors ! Lo ! Lo !
 Tu es joli comme tourterelle et agnelet !
 Les anges même sont en extase devant toi !
 Ta race est sans souillure. Ta mère sait ton sacrifice !
 Dors, mon amour, dors ! Lo ! Lo !
 Le monde qui tourne est plein de haine contre nous !
 Nous n'avons pas de chance, notre cœur est blessé !
 Nous n'avons plus pour abri que le coin de la maison !
 Dors, mon amour, dors ! Lo ! Lo !
 Ni biens, ni santé, ni repos !
 La calamité nous a tout pris !
 Bien dur est à supporter le mal de l'exil !
 Dors, mon amour, dors ! Lo ! Lo !
 La roue du destin est comme le vent.
 Si elle ne tourne pas maintenant, Dieu est miséricordieux !
 Viendra le jour du bonheur, Dieu est généreux !
 Dors, mon amour, dors ! Lo ! Lo !
 Ne dis pas trop : « En quel état sommes-nous ? »
 Ne t'impatiente pas ! Ne te lamente pas ainsi !
 Le secours et la grâce de Dieu sont nos compagnons !
 Dors, mon amour, dors ! Lo ! Lo ! »

A titre de commentaire aux allusions que contient cette belle page, il me faut indiquer qu'il s'agit de la famille de Bédir Khan, chef kurde de Djeziret-ibn-Omar, célèbre par sa révolte contre la Sublime Porte en 1845. Il a été finalement vaincu par des forces supérieures et déporté à Constantinople ; mais son nom reste gravé à jamais dans la mémoire populaire. Ses descendants ont continué l'œuvre patriotique de leur aïeul.

Les *lawj*, s'ils nous fournissent de précieux renseignements sur la sensibilité kurde, nous instruisent, en outre, sur l'ensemble de la poésie de ce peuple. Ils la résument, peut-on dire, *in statu nascendi* : prises de vue instantanées, annotations rapides et brèves qui contiennent, cependant, l'essentiel du folklore. Les thèmes y sont à peine dessinés : quelques allusions, sans développement ; mais ce sont les mêmes qu'on rencontre dans les grands poèmes épiques kurdes. Ces œuvres plus considérables perdent, à mon avis, en fraîcheur et en valeur primesautière ce qu'elles gagnent par leur structure plus savante, plus littéraire.

Il est permis également de supposer que ce que nous appelons aujourd'hui « *lawj* » peut, avec le recul du temps, — et si le sujet, à peine esquissé sur le moment, s'y prête — servir de noyau, de point de départ, à une œuvre plus importante. S'il en était ainsi (et ce processus n'est pas réservé à la seule poésie populaire kurde), les grands poèmes épiques qui constituent à présent le patrimoine poétique kurde n'auraient été, jadis, que des fragments, représentés par des *lawj*. Avec le temps, ils s'agglutinèrent entre eux et formèrent un ensemble, un poème, cimenté par l'unité du sujet, autour d'un même héros, par exemple.

Le kurdisant allemand O. Mann, en constatant l'alternance, dans les poèmes kurdes, de vers longs, correspondant à l'exposé calme et serein des événements, et de vers plus courts et nerveux dans les passages lyriques, se demande s'il ne faut pas y voir des interpolations. Comme on rencontre en même temps, dans ces poèmes épiques, des passages en prose, l'hypothèse de leur structure fragmentaire précédant la forme définitive consacrée plus tard par des récitations répétées pourrait se défendre.

Quant à la matière versifiée kurde, elle semble échapper à une prosodie aussi stricte que celle des Persans et des Arabes. Certes, on peut objecter que les *lawj* sont composés en vers libres, bien que la rime y soit facile à déceler, mais, même dans les poèmes épiques que O. Mann a très attentivement analysés, il règne une certaine liberté pour ne pas dire une anarchie. Le barde kurde, selon O. Mann, en récitant un poème, accélère son débit quand il a affaire à des vers longs et ne marque l'avant-dernière syllabe, alors que la dernière est prononcée « en un souffle expirant », que pour accentuer la rime. Par contre, il allonge les vers plus courts des passages lyriques au moyen d'un débit

plus lent, en accentuant seulement la rime, de la façon qu'on vient d'indiquer. Cette constatation amène O. Mann à conclure que la poésie populaire kurde ignore le rythme et ne connaît que la rime masculine et féminine (1). Le rythme n'est guère déterminé par la quantité, courte ou longue, des syllabes comprises dans un vers, mais par leur nombre. Un vers court aura 7,8, quelquefois 11 syllabes, un long 15 à 20, sans d'ailleurs qu'il soit possible d'établir, à ce sujet, des règles précises.

Dans la structure des *lawj*, on retrouve aussi des vers courts à 9, 10, 11 syllabes, et des longs, jusqu'à 16 et même 19 syllabes, ainsi que des strophes dépassant presque toujours 4 vers, que Mann considère comme caractéristiques de la poésie populaire kurde et qu'il rapproche des *yasht* d'Avesta, poésie la plus ancienne des Iraniens, et de l'actuelle poésie populaire persane que nous fait connaître le Professeur V. A. Joukowsky. Enfin, les rimes sont à peu près exclusivement féminines.

En rapportant l'opinion de O. Mann sur l'absence de rythme dans la poésie populaire kurde, je ne me dissimule pas qu'une controverse reste ouverte. Ainsi, mon ami, le grand patriote et poète kurde Kamuran Aali Bek Badyr Khan (2), s'inscrit contre la thèse de O. Mann. M. Louis Marin, dont on connaît les études sur le rythme, auquel il attache une grande importance ethnologique, déclare aussi ne pouvoir en admettre l'absence chez les Kurdes. Pour arriver à une certitude en la matière, sans doute faudrait-il disposer d'une plus grande collection de *lawj* et de poésies lyriques similaires que la mienne.

En tout cas, nos remarques montrent l'intérêt qu'il y a à observer les spécimens de la poésie populaire kurde. Même quand ils n'offrent qu'un caractère fragmentaire, ils nous fournissent une documentation précieuse, susceptible de projeter une lumière nouvelle sur le problème de la création poétique kurde.

L'originalité des *lawj* ressort, d'une manière frappante, si on les compare, par exemple, avec la *qasida*, mode d'expression lyrique le plus répandu chez les Arabes et qui semble s'apparenter de près aux spécimens kurdes cités. Alors que le *lawj* kurde n'est soumis à aucune règle rigide, tant en ce qui concerne la forme que le contenu, la *qasida* (3) est enfermée dans un moule *ne varietur*, comportant une partie appelée *nasib*, où le poète, en contemplant les traces du campement abandonné par la tribu de son aimée, évoque les souvenirs, la

(1) Cf. O. MANN, *Die Mundart der Mukri Kurden*, t. II, Inhalt und Form der Ost-kurdischen Volksepik, Berlin, 1909.

(2) Les personnes présentes à ma communication, à la Société d'Ethnographie de Paris, ont eu le privilège de l'entendre réciter ses vers en français et en kurde.

(3) La *qasida* arabe a été étudiée, entre autres, par l'orientaliste polonais, le Professeur Th. KOWALSKY (cf. son livre *Na szlakach Islamu*, Cracovie, 1935).

scène de la séparation, les charmes de la belle. Dans une digression, il évoque ensuite le vin et ses délices, donne la description de sa charrue (ou de son coursier), décrit ses randonnées dans le désert, la nuit, les bêtes rencontrées, la chasse. C'est seulement dans la seconde partie, dite *qasd*, que le poète arabe donne libre cours à son imagination.

A quoi faut-il attribuer cette différence ? En choisissant pour la comparaison les Bédouins d'avant l'Islam et les Kurdes nomades, j'ai confronté deux milieux sociaux, deux états d'esprit sensiblement égaux et placés au même niveau d'évolution : la différence paraît donc tenir aux caractères nationaux des deux peuples. En outre, la prosodie et la musique sont très élaborées dans la poésie arabe, qui se prête aussi admirablement à la récitation scandée, tandis que rien de pareil ne se rencontre dans la poésie kurde.

Il s'agit, bien entendu, de la poésie kurde populaire et non des œuvres poétiques savantes calquées sur les modèles arabes ou persans. O. Mann a réuni environ 200 *ghazal* et *qasida* des poètes kurdes ; mais ces auteurs lettrés, passés par l'école musulmane, versés dans la littérature arabe ou persane, ne nous intéressent pas ici, où nous essayons de dégager, si tant est qu'on puisse le faire, les éléments vraiment originaux de l'envolée lyrique chez les Kurdes.

A l'appui de ma thèse sur la poésie arabe, voici deux citations, extraites d'un livre de T. E. Lawrence, à qui on ne refusera pas la connaissance de la vie bédouine :

« ... des poètes nous chantaient leurs récits de guerre, longues compositions traditionnelles aux épithètes attendues, aux sentiments attendus, aux incidents attendus même, greffés sur un vieux corps par chaque génération... » (1).

Plus loin : « Soudain, un court avertissement des tambours : et le poète de l'aile droite entonna d'une voix stridente un seul couplet improvisé sur Fayçal et les plaisirs qu'il allait nous procurer dans El-Ouedj. Toute l'aile droite ayant écouté les vers avec la plus grande attention les reprit en chœur une fois, deux fois, puis trois fois, avec un mélange d'orgueil, de satisfaction et de raillerie. Mais avant qu'ils aient pu brandir, comme un drapeau, la quatrième reprise, le poète de l'aile gauche fit éclater une réponse également impromptue qui, dans le même mètre et avec des rimes correspondantes, rabaisait le caquet de son adversaire. L'aile gauche poussa incontinent des hurlements de triomphe. Les tambours battirent, les étendards cramoisis se déployèrent, et toute la garde, aile droite, aile gauche, centre, entonna le grand chœur du régiment... » (2).

(1) Cf. T. E. LAWRENCE, *Les sept piliers de la sagesse*, p. 159, chez Payot, 1947.

(2) Cf. T. E. LAWRENCE, *Les sept piliers de la sagesse*, p. 187, chez Payot, 1947.

Il semble que c'est ici que le poète arabe, improvisateur, se rapproche le plus de son confrère kurde, à cette distinction près, toutefois, que Lawrence note bien : « dans le même mètre et avec des rimes correspondantes », ce qui indique que, même dans une improvisation, les règles de la prosodie et de la métrique sont observées par les Arabes ; alors que chez les Kurdes elles sont difficiles à dégager.

* * *

Un dernier détail sur l'art poétique kurde. Quel que soit son caractère, cet art est enseigné. Des écoles spéciales, rapporte O. Mann (1), existent au Kurdistan pour les *chair* (mot arabe qui a cours chez les Mukri) et les *deng-bej* (comme on les appelle dans la partie N. O. du Kurdistan), c'est-à-dire les bardes populaires. C'est un genre d'écoles de chant où on cultive la poésie épique. Des jeunes gens possédant une belle voix se rendent auprès d'un maître (*wâsta* = *ustâd* en persan) pour suivre son enseignement et apprennent le répertoire de ces maîtres qui se transmet exclusivement par tradition orale : il y a fort peu de bardes sachant lire et écrire. Si ces jeunes gens sont particulièrement doués, ils s'en vont après chez un deuxième et un troisième professeur et deviennent leurs *shâgird* (élève, apprenti). Naturellement ces élèves donnent à leurs maîtres quelque rémunération, soit qu'ils exécutent des travaux de ménage, soit qu'ils témoignent leur reconnaissance au moyen de paiement en nature.

Où s'exercera l'art de récitation ainsi appris ? D'abord, dans les maisons des notables, lesquels passent volontiers le temps, le soir, à écouter les chants des bardes et ne lésinent pas en matière de *khalât* (premier sens : « vêtement d'honneur » ; par extension : cadeau). Souvent, dans les villages, le barde se contente d'un plat de riz. Enfin, dans les cafés (plus exactement les « maisons de thé », *tchai-khaneh*) des villes (2), généralement bondés, où l'on prise fort l'audition d'un chanteur.

A ce propos, O. Mann indique que ses travaux avec Rahmân (son informateur kurde) furent pour Saoudj-Boulag (actuellement Mâh-Abâd) l'occasion d'une fête continue. Rahmân qui, chaque année, ne venait de la campagne en ville que pour une journée, honorait de sa visite, à ses heures « libres de service », un des cafés et, souvent, ce ne fut pas sans peine que l'orientaliste allemand put l'arracher à ses auditeurs enthousiasmés et le ramener à la maison.

O. Mann remarque que l'exécution par le barde est une récitation chantante bien monotone pour notre goût. Des voyageurs plus an-

(1) Cf. le tome I de son ouvrage déjà cité, pp. xxviii-xxx.

(2) Car il y a des villes et une vie citadine kurdes, bien que la tribu soit leur milieu social naturel.

ciens avaient noté, eux, que les chanteurs kurdes possédaient un sens très expressif des modulations et des nuances. Cet art serait-il, comme d'autres traits caractéristiques de l'individualité kurde, en voie de se perdre ?

La miraculeuse mémoire de ces hommes semble se rattacher totalement au chant. Rahmân n'était pas capable, en dictant, de se rappeler les vers suivants, s'il ne se servait pas de son chant pour s'aider. Bien entendu, il y a une part d'improvisation dans la récitation, mais elle est bien moindre qu'en le croirait d'abord.

* * *

En terminant ces notes rapides sur la poésie kurde, je ne puis me rappeler, sans émotion, Mollah Said, Qazi de Kurdistan, qui fut, il y a trente ans, à Ourmiyah (actuellement Rézayeh), mon maître de la langue kurde. C'était un type parfait d'intellectuel kurde, connaissant aussi bien sa langue maternelle que l'arabe, le persan et le turc. C'était aussi un honnête homme, au sens ancien du mot, avec des vues très larges, étranger à tout fanatisme. Je lui dois beaucoup de mes connaissances sur le Kurdistan, dont il s'est appliqué à me faire comprendre l'âme. Qu'Allah ait son âme en paix !

POÈMES KURDES

du Docteur BEDIR KHAN

L'ORPHELINE

Viens, allons ensemble
 Au fond des bois
 Où se cachent les débris de la nuit
 Où les feuilles fanées forment un lit
 Plus beau que l'alcôve d'un roi.

Nous irons jusqu'au point
 Où la lumière va nous perdre
 Où rien ne peut nous suivre
 Pas même l'ombre de nos pas.

Dans cette splendeur noire
 Je veux voir
 Tes yeux.

Le bruit sera loin de nous
 Quand j'entendrai dans ta poitrine
 La voix douce de ton âme
 Cette orpheline
 Qui a déjà des cheveux blancs.

LA SULTANE

Comme un rayon de soleil,
Dans l'ombre,
Dans un palais sombre,
Brille la sultane comme un joyau
Dans un tiroir ;
Un beau visage regarde le miroir.

La sultane est dans son bain,
Un jasmin,
Caressé par l'eau chaude
Qui rôde
Sur ses seins où le lait
N'a pas encore circulé.

Dans ses yeux profonds, la nostalgie
De rêves pleins de magie ;
Blonde, parfumée,
Regarde la vie fuir
Comme la fumée.

Dans les jardins lointains d'Orient
La lumière tremble comme liquide
Poussée par des images
Impatientes ;
Telle une bédouine sous sa tente,
La sultane cherche sa destinée
Dans l'espace vide.

Son âme pleine de mystères
Comme sur un lit funéraire
Repose,
Entourée de feuillages fanés
Et de roses.
Elle est taciturne :
Une urne remplie des larmes
D'une soif inapaisée.
Ses lèvres cherchent des lèvres
A baiser.

LE PATRE

Viens, rêvons ensemble,
Couchés sur ce sable,
Chauffés par la lumière ardente
De cette lumineuse tente,
Consolés par le vent tiède,
Caressant par mes yeux
Les étoiles ;
Accrochés à cette belle toile
Les mains dans les mains,
Les lèvres sur les lèvres ;
Frileux
Comme des corps en fièvre.

Oubliant le temps
L'hiver, l'automne,
Le printemps.
La souffrance, la gaieté,
La chaleur de l'été.
Pour sentir l'amour
Le plus chaud soleil
Doux comme le miel
Et piquant comme l'abeille,
Trompeur,
Comme l'envie des choses
Réal
Comme les épines des roses.

Ainsi parla le pâtre
A sa belle.
Les hirondelles passaient
Dans le ciel.
La belle répondit :
Embrasse-moi, je te quitte,
Tu es pauvre
Et, comme le vent, sans gîte.

QUATRAIN

Je vois des larmes sur les fleurs.
La nature n'est pas morose.
Est-ce la nuit qui a pleuré
En se penchant vers la rose ?
